Il y a exactement un an, dans les pages de cette même revue nous avions le plaisir de faire part à nos lecteurs de la réorganisation des Studios Cinématographiques de Bucarest. En annonçant la constitution de cinq nouvelles Maisons de production, à régime autonome, nous exprimions l'espoir que ce changement radical pourrait augmenter et accélérer le rythme de la production tout en diversifiant les sujets abordés. Et nous voici aujourd'hui en mesure d'affirmer que le nouveau système s'est avéré en effet bien plus avantageux, tant pour les réalisateurs que pour le public.

A part le fait que les nouveaux films appartiennent aux genres les plus divers (phénomène que nous avons d'ailleurs analysé dans le numéro précédent de cette revue), ce qui caractérise la saison '73 c'est d'avoir lancé toute une fournée de jeunes débutants pleins de talent. De nouveaux metteurs en scène — tels que Dan Piţa, Mircea Veroiu et Mihai Constantinescu —, des directeurs de photographie — tels que Iosif Demian, Călin Ghibu, Dan Platon, Ion Marinescu —, ou des comédiens — tels que Vlad Rădescu, Adina Popescu, Ovidiu Iuliu Moldovan, etc., — ont démontré qu'à part leur dons naturels ils peuvent aussi faire preuve d'un professionnalisme sans défaut. Ainsi après que Dan Piţa et Mircea Veroiu aient présenté au public, au début de cette année, leur excellent diptyque *Nunta de piatră* (Noces de pierre), un autre metteur en scène vient de nous proposer son premier long-métrage. Il s'agit de Mihai Constantinescu. En fait, son nom avait déjà paru sur bien des génériques, mais en tant qu'assistant réalisateur. C'est seulement avec *Despre o anume fericire* (A propos d'un certain bonheur) qu'on lui a offert la chance de tenir les rênes, chance qu'il a d'ailleurs pleinement mérité. En tout premier lieu nous devons le féliciter pour avoir choisi de commencer sa carrière de metteur en scène avec un film d'actualité, genre qui, dans le cinéma roumain, malgré tous les efforts, n'arrive que très rarement à s'élever au niveau des exigences.

A propos d'un certain bonheur nous propose un débat sur un thème particulièrement intéressant, celui du rapport existant entre l'accomplissement du destin personnel et l'utilité sociale de l'individu. Dans le scénario, signé par Constantin Chiriţă et Andrei Blaier (en fait l'écrivain C. Chiriţă a adapté pour les besoins de l'écran l'un de ses derniers romans *Pasiuni* (Passions)) le réalisateur a trouvé une base généreuse pour développer son discours moral. Le conflit est mené de façon habile. Deux ex-collègues de polytechnique, une fois établis dans leur métier, découvrent que leur amitié est condamnée à être détruite, non pas par le temps et les distances mais bien par le fait qu'ils n'ont pas le même point de vue en ce qui concerne la vie et les devoirs de l'homme vis-à-vis de la société à laquelle il appartient. Nous savons gré à Mihai Constantinescu pour le tact et la sensibilité avec lesquels il a su distribuer les accents en faisant de ce film, très équilibré, un témoignage honnête et pondéré sur notre monde. Irréprochable du point de vue de la mise en scène, du

https://biblioteca-digitala.ro / http://istoria-artei.ro

choix des acteurs (Ion Caramitru, Ovidiu Moldovan, Tamara Crețulescu, etc.) et du travail des chefs opérateurs (Grigore Ionescu et Ștefan Horvath), ce film n'a pas toutefois l'éclat qu'on serait en droit de prétendre d'une « opera prima ».

Avec *Dragostea începe vineri* (L'Amour commence Vendredi), le metteur en scène Virgil Calotescu et son scénariste Francisc Munteanu ont voulu faire un film sur la jeunesse, sur l'amour. Belle initiative. Malheureusement le résultat est décevant à cause de la superficialité du scénario et de la légèreté avec laquelle le réalisateur a accepté de le transposer en images, sans faire le moindre effort pour combler ses lacunes. Etant si souvent abordé, le thème de l'amour est devenu beacoup plus difficile qu'il n'en a l'air. En effet, il n'y a qu'une grande subtilité et discrétion, que la poésie et l'authenticité des personnages, qui peuvent sauver ce genre de film du piège des lieux communs. Or, c'est justement l'authenticité qui fait défaut à l'œuvre dont nous nous occupons. Ayant une vaste expérience dans le domaine du film documentaire, Virgil Calotescu a fait tous les efforts pour assurer un cadre véridique à l'action, mais comme les héros manquaient de naturel, ses efforts se sont avérés inutiles.

C'est un reproche similaire que nous pourrions adresser au film *Parașutiștii* (Les Parachutistes) de Dinu Cocea. Malgré le fait que les scénaristes étaient assez nombreux (L. Tarco, Gh. Benjamin et Mihai Opriș), le sujet est resté d'une navrante pauvreté. Quant à la mise en scène, nous devons conclure, une fois de plus, que dans la carrière d'un metteur en scène le film d'actualité reste l'épreuve du feu, épreuve à laquelle Dinu Cocea, parachuté dans le quotidien après une trop longue randonnée historique (voir son sérial avec des « haïdouks »), n'a pas su faire face.

Au début de cet article nous disions que, au total, la production de l'année '73 s'est avérée beaucoup plus variée, du point de vue des sujets traités, que les années précedentes. Ainsi, par exemple, nous avons pu voir un film de montage *Lumea se distrează* (Le monde s'amuse). Le titre, suggestif par lui-même, démontre qu'il s'agit d'une comédie *sui generis*. Les auteurs, Dumitru Fernoagă et Alecu Croitoru, après avoir vu dans les archives plus d'un quart de million de mètres de film, ont choisi toute une série de séquences illustrant la façon bizarre dont les gens du vingtième siècle aiment s'amuser. Depuis Lumière jusqu'à ce jour, l'humanité a inventé les plus étranges « amusements », au bout desquels, guette souvent le visage sombre de la mort.

Le film *Viforniță* (La Tourmente), de Mircea Moldovan, nous offre une page d'histoire contemporaine. Le metteur en scène continue ici une investigation de la vie des villages, investigation qu'il avait commencée avec son premier film *Frații* (Les Frères). Cette fois-ci il remonte le fil du temps pour nous présenter des événements passés il y a vingt ans, du temps de la collectivisation de l'agriculture. Le titre du film, *La Tourmente*, a une valeur métaphorique. Il est vrai que toute l'action se passe pendant une terrible tempête de neige, qui couvre les maisons des villages, mais ce n'est pas de cette tempête-la que veulent parler les auteurs, mais d'une autre, bien plus grave, déclenchée dans l'âme des paysans par les soudains changements auxquels ils se trouvent confrontés. Le scénariste Petre Salcudeanu a fourni à Mircea Moldovan d'excellentes prémisses pour un débat passionnant sur ce moment difficile que traversa notre jeune république et que le cinéaste a su illustrer avec bonheur. C'est pourquoi ce film respire une sincérité de bon aloi, à laquelle son auteur devra joindre, à l'occasion de ses prochains films, une plus grande inventivité du découpage et de la formule cinématographique en général. Notons au passage, que l'image, qui contribua de façon décisive à la réussite du film, appartient

https://biblioteca-digitala.ro / http://istoria-artei.ro

au débutant Ion Marinescu, fraîchement sorti de la classe d'opérateurs de l'Institut d'Art Théâtral et Cinématographique.

La seconde partie de la saison cinématographique nous a apporté deux nouveaux films de la série policière inaugurée l'année dernière par Sergiu Nicolaescu avec *Cu mîinile curate* (Les mains propres) et *Ultimul cartuș* (La dernière cartouche). Mais cette fois-ci l'estafette a été remise à une autre équipe, dirigée par Manole Marcus, qui a réalisé deux nouveaux épisodes complétant la fresque de l'après-guerre: *Conspirația* (La conspiration) et *Departe de Tipperary* (Loin de Tipperary). Disons-le tout de suite que, ainsi qu'il était d'ailleurs normal que cela arrive, la formule cinématographique a complètement changé. Tandis que Nicolaescu misait sur le suspens et le dynamisme de l'action, Manole Marcus, au contraire, préfère spéculer sur les détails, sur la psychologie des personnages et, en général, sur l'atmosphère. D'ailleurs c'est le scénario même, signé par Titus Popovici et Petre Salcudeanu, qui l'y a obligé. En effet, tandis que dans les films antérieurs le dialogue intervenait de façon plutôt sommaire, ici il s'amplifie, acquérant parfois un rôle moteur dans le déroulement de l'action. Dans les deux films, le personnage principal, le commissaire Roman, épris de justice, ne se contente plus de poursuivre les gangsters; il est aussi chargé par la Sûreté de l'État d'annihiler les minuscules groupes de la réaction qui complotent contre les nouveaux dirigents. Les implications politiques étant plus directes, les auteurs des nouveaux films ont cherché une formule plus sobre, qui fasse ressortir la gravité des instants vécus. Et il est bien dommage que parfois ils ont confondu sobriété avec lenteur ce qui risque toujours d'ennuyer le spectateur.

L'un des films les plus controversés de l'année fut, sans aucun doute, *7 zile* (7 jours), de Mircea Veroiu. C'est devenu fait courant de voir un jeune metteur en scène ayant débuté par une œuvre très applaudie buter sur son second film. On sait que le second film est toujours plus difficile à faire que le premier, et c'en est presque naturel puisque, d'une part, le succès oblige l'auteur du film à être conséquent à soi-même et que d'autre part, les exigences des spectateurs sont proportionnelles aux promesses de l'œuvre antérieure. Pourtant *7 jours* fait en quelque sorte exception à la règle. Mircea Veroiu confirme une fois de plus sa personnalité artistique, en nous offrant la même calligraphie minutieuse des images, le même souci, qui est presque de l'obsession, pour la perfection plastique de chaque cadre (saluons au passage la beauté de l'image, due au jeune opérateur débutant Călin Ghibu). Les séquences sont composées avec intelligence et raffinement, suivant un style très personnel. Et pourtant Veroiu a commis l'impardonnable erreur d'avoir cru pouvoir suppléer au manque de vraisemblance du scénario par une mise en scène ingénieuse. En déplaçant les accents, en misant sur l'atmosphère plutôt que sur l'action, sur l'insolite et les détails poétiques plutôt que sur la logique des faits, il s'est imaginé réussir là où d'autres avant lui avaient échoué. Il est certain qu'il aurait pu tenir son pari s'il s'était agi d'un autre genre de film, car le « policier » a ses lois très précises qui rendent impossible tout écart. Il est évident que Veroiu a voulu faire à tout prix ce qui s'appelle « un film d'art ». Mais il aurait dû savoir que lorsque la nouveauté du langage cinématographique revigore le schéma traditionnel, le « policier » exige, avant tout, action et suspense. Et, comme en l'occurrence le script de Nicolae Ștefănescu n'offrait pas une trame bien solide, la fantaisie et l'énergie créatrice du metteur en scène et de ses collaborateurs se sont dépensées en une suite d'images très belles mais dépourvues de support dramatique.

https://biblioteca-digitala.ro / http://istoria-artei.ro

Pour le jour de l'an, Elisabeta Bostan a offert aux enfants, en guise d'étrennes, la suite de sa belle comédie musicale *Veronica*. La délicieuse petite fille Lulu Mihăescu, vedette du film *Veronica se întoarce (Veronica est de retour)* a eu encore une fois l'occasion de prouver ses dons exceptionnels, qui nous font penser à une nouvelle Shirley Temple. Évoluant avec grâce dans l'univers mystérieux de la forêt où elle retrouve ses vieilles connaissances, Maître Renard, le Chat Botté, la Souris Aurică et les Lapins, Veronica trouve cette fois-ci de nouveaux amis, parmi les insectes et les fourmis. Comme ce fut aussi le cas pour la première partie de la série, le scénario de *Veronica est de retour* est un simple prétexte, un canevas sur lequel les réalisateurs ont brodé avec fantaisie et humour un très agréable spectacle, scintillant comme un arbre de Noël.

Pour « Animafilm » aussi la saison '73 s'est montrée particulièrement fructueuse. C'est le lieu de remarquer que, sur les sets liliputiens de ce studio on réalise, aux prix d'un immense travail et de beaucoup de patience, de véritables bijoux cinématographiques dont le sort, hélas, est souvent bien ingrat. En effet, la plupart d'entre eux restent inconnus car le grand public les verra, tout au plus, un beau jour, à la télé, qui tue évidemment la fascination de la couleur. C'est pourquoi l'idée d'organiser en fin d'année un gala pour y projeter les meilleurs films produits par « Animafilm » nous semble excellente. La sélection a compris des films pour les enfants et des films destinés aux spectateurs adultes. Dans la première catégorie s'est remarqué, pour son inventivité, *Parada cifrelor* (La Parade des chiffres) d'Isabela Petraşincu (qui au Festival de Téhéran a reçu le prix « Le dauphin d'or»). Parmi les œuvres pour adultes, *Galaxia* (Galaxie) de Sabin Bălaşa, subtile méditation philosophique sur le thème de la genèse, a recueilli les éloges unanimes. Le film de Bălaşa est fait selon la technique de la « peinture devant la caméra.». Si ses métaphores recherchées ne sont accessibles qu'aux « grands »› en échange *Puiul* (Le Poussin) de Laurențiu Sîrbu peut enchanter tant les enfants que les adultes. D'ailleurs, pour ses hautes qualités, et pour la façon impeccable dont il a utilisé la technique des cartons découpés, Laurențiu Sîrbu a reçu au Festival de Cracovie le prestigieux Prix CIDALC. Soulignons au passage le fait que les images de la *Galaxie* et du *Poussin* ont trouvé un admirable allié dans la musique moderne et poignante du compositeur H. Maiorovici.

Manuela Gheorghiu

https://biblioteca-digitala.ro / http://istoria-artei.ro